

1. LA FACE DE QUASIMODO

L'homme décadent ne cesse pas de se demander : pourquoi suis-je né à l'époque où tout se dégrade, s'est déjà dégradé? Une époque où les arbres perdent leurs feuilles et les choses leur valeur? Ai-je tellement péché, suis-je tellement maudit pour que m'échappe ainsi la mélodie harmonieuse du monde? Pourquoi suis-je arrivé si tard? Pourquoi ne puis-je pas atteindre la plénitude, la floraison, sentir le vent dans mes voiles? Pourquoi la densité, la grandeur, l'envol, me sont-ils interdits?

Bien au contraire, je suis contraint à me lamenter doucereusement, à pleurnicher. Condamné aux plaintes efféminées, prisonnier des temps impuissants. Autour de moi, ici et maintenant, il n'est question que du salut de la Terre, de la nature. De sauver sa tête, puis de sauver les villes, les toits brisés, les palais et les vieux bâtiments. Pour arriver, enfin à sauver des êtres disloqués.

De mon père disparu, j'ai hérité une montre Omega en or. Je regarde les aiguilles qu'il a regardées. Les ronds absurdes qu'elles tracent, et qui trompent les gens en leur faisant croire qu'ils évoluent dans un cercle fermé, se laissent porter par le fleuve ou s'y noient. De nos existences, l'une déjà finie, l'autre qui s'égoutte encore, rien ne s'y passe si ce n'est que les aiguilles s'abîment, le verre du cadran se casse, le bracelet s'use et on le change souvent. Un jour, la trotteuse, celle qui court le plus vite, est tombée. Elle s'est perdue dans les ornements du tapis, dans les creux du tissage et des fils. Mes doigts ont tâté les nœuds secs, mais je ne l'ai pas retrouvée. Alors, j'ai décidé de ne pas la remplacer, elle ne servait qu'à mesurer mon pouls lorsqu'il me semblait que j'étais trop ému, ou trop épuisé, tombé dans un état maladif, mon cœur presque arrêté, ses battements à peine perceptibles.

Mon père, quant à lui, se vantait parfois de n'avoir nul besoin d'aiguilles pour connaître l'heure à la minute près. S'il portait néanmoins cette montre, ce n'était que pour satisfaire son plaisir de comparer. Ah! Les montres... Elles sont plus que parfaites. Les plus excitantes et les plus ennuyeuses des machines. Leurs richesses et leurs possibilités

n'ont de pareil que le livre imprimé. L'enfant, quand il en démonte une, croit qu'il vient de découvrir ce qu'est le temps. Autrefois, ce n'était pas sur les poignets que battaient les heures, mais sur les tours médiévales, les clochers, les églises.

Pour annoncer les vêpres, le fou Quasimodo chevauchait la cloche ; lorsque la furie de sonner le prenait, il se balançait sur son immense cheval de bronze. Surplombant Paris et les 64 mètres d'abîme devant Notre-Dame, il survolait l'épaule déployée de la ville médiévale avec ses ruelles étroites ; il planait au-dessus des habitants transformés en minuscules points noirs, plus petits qu'un grain de beauté, à peine plus grands que des moustiques. Que pouvait-il voir d'autre, sinon les fins de tous les chemins scintiller dans son œil unique, cyclopéen, comme autant de veinules. Paris ressemblait à quelque chose de surnaturel et terrible qui grossit par pulsions.

Lorsqu'ils le voyaient se dresser au-dessus du vide comme un centaure, moitié homme et moitié cloche, les Parisiens ainsi rapetissés savaient l'heure. Du moins ceux qui par la suite auront lu Victor Hugo. Sans doute leur manque-t-il, ce Quasimodo parcourant la cathédrale, montant ses escaliers avec sa bosse. Celui dont la présence mystérieuse introduit le souffle de vie à l'intérieur de cette église toujours en demi-jour, emplit d'ombres. Celui qui, bien que hideux, serait l'un des derniers êtres de son temps à croire en la cathédrale Notre-Dame de Paris en tant que modèle universel du monde autour duquel tout tourne, surgit et revient en cercles concentriques, tout ce qui est la vie et l'esprit, le temps, la nature omnisciente et l'univers entier. S'élevant dans l'espace, la cathédrale Notre-Dame symbolisait la grandeur d'une époque après laquelle viendrait le déclin. Quasimodo lui-même est l'image de ce déclin : le bossu dans la litière, le sceptre dans sa main, endossant la cape, la mitre sur sa tête, un nouveau pape fou, cagneux et sourd. Les traits de cette grimace de Polyphème ne sont qu'une image de la chute monstrueuse dans la décadence, autrement dit dans « la grimace qu'était son visage » :

« ... et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle

éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées ça et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une dent empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Que l'on rêve, si l'on peut, cet ensemble. »

Il est, certes, difficile de se le représenter. Beaucoup diront qu'un tel visage n'existe pas ou bien qu'il n'existe que dans les livres, plus précisément dans ces livres imprimés qui ont brutalement supplanté les cathédrales grâce à la diffusion des caractères de plomb de l'atelier de Gutenberg. Le chapitre du récit de Victor Hugo sur Quasimodo et sur la décadence du Moyen Âge intitulé « Ceci tuera cela » est la plus stimulante lecture jamais écrite sur l'architecture et la ville. Elle constitue un excellent point de départ pour toute réflexion sur l'architecture. En effet, Hugo considérait l'architecture comme l'alphabet de la culture, l'unique et le seul moyen d'expression de l'humanité entière, l'art total. C'est dans son symbolisme qu'est écrite l'histoire humaine. « Depuis l'origine des choses jusqu'au quinzième siècle de l'ère chrétienne inclusivement, l'architecture est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme dans ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence ». Elle est, jusqu'à Gutenberg, la mémoire et le verbe écrit, le reflet total des événements, le livre ouvert fait de granit ou de marbre. Elle crée les symboles. Elle forme les pensées et les volontés. Elle décore les souvenirs de la façon la plus durable, la plus naturelle. Elle sculpte les messages sur les façades. Un seul regard sur l'architecture primitive engendre l'idée de l'écriture et de l'écrit, des mots comme monuments enfilés les uns après les autres. Elle pérennise les messages, les traditions orales, les légendes, les doctrines et les humeurs.